

XYZ. La revue de la nouvelle

Routines

Gaëtan Brulotte



Numéro 58, été 1999

Bals

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4405ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brulotte, G. (1999). Routines. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 30–35.

Routines

Gaëtan Brulotte

« **C**omme chaque année depuis une décennie, à la veille de l'été, le patron de la Société nationale de Ficelles, M. Assis, rassemble ses employés autour d'une partie dansante : c'est le célèbre bal annuel de son Comité d'entreprise qui a lieu au siège de la société dans la ville de Terpsichore. Tous les travailleurs de l'usine y participent, des manœuvres jusqu'aux cadres supérieurs en passant par les secrétaires.

Au fil des ans, M. Assis a raffiné la formule. Si l'événement comporte des éléments fixes avec buffet, bar, tombola, musique enregistrée et bal, la partie la plus ouvragée reste le sketch chorégraphique qu'il tient à mettre en place avec tous. Fruit d'une collaboration étroite entre lui et sa base, ce spectacle est l'aboutissement de nombreuses répétitions étalées sur toute l'année. Il a toujours lieu dans un grand hangar où des tréteaux sont dressés en permanence. Le spectacle met en scène essentiellement les employés de la société. Quant à l'auditoire, il s'est longtemps constitué des seuls conjoints, des parents et amis invités pour la circonstance, mais depuis l'an dernier on y accueille aussi le grand public.

Cette année, le nouveau spectacle de cette petite compagnie populaire s'intitule "Routines". En tant que critique culturel pour la région, j'ai eu l'occasion d'assister à cette soirée : en voici mes impressions.

La compagnie entière, soit vingt-deux personnes, se rassemble d'abord dans un coude-à-coude serré face aux spectateurs. L'effet de solidarité est immédiat et palpable. Puis survient un mouvement de dispersion surprenant au cours duquel le groupe se réduit bientôt comme par magie à trois groupes de

sept qui élaborent les mêmes pas à l'unisson, les nouant et les dénouant en cadence. La seule note négative de tout le spectacle surgit ici, dans cette scène, lorsqu'un danseur se retire discrètement de la distribution, sans qu'on sache trop pourquoi. Mais personne d'autre que le chroniqueur pointilleux que je suis ne s'en inquiète, tant l'harmonie de ceux qui restent est parfaite. D'ailleurs on ne demande pas au public de compter les danseurs. L'atmosphère est plutôt à la fête si l'on en juge par les échos du parterre.

— Un autre whisky, s'il vous plaît.

— Pour moi, ce sera un ballon de rouge, je vous prie.

Sur la scène, les groupes se défont sans cesse pour se reconstituer aussitôt. Le rythme se casse à de courts intervalles et chaque fois reprend un tempo imprévu. On est emporté dans un défilé énergique.

À l'avant-centre, un duo se forme ; le patron a eu la difficile idée de faire s'êtreindre deux ennemis jurés, M^{me} Sokal, de la trésorerie, "vieille sauterelle revêche" ainsi qu'elle se définit elle-même avec humour, et M. Camel, aux mouvements poussifs et lourds, qui s'occupe des emballages. Ouvertement opposés dans le monde réel du travail, dit le programme, ne se parlant jamais, se regardant à peine quand ils se croisent à l'usine, ils jouent ici pourtant des duos d'entente, de vertus et de synchronie à couper le souffle.

En arrière-plan, un quatuor, composé de machinistes, tous joviaux garnements aux joues rouges qui, dans le quotidien des Ficelles, sont des syndiqués acharnés rodés à l'égalité militante et à un unanimisme militaire, se lance ici dans des motifs divergents et querelleurs qui pour être d'une régularité de piston n'en suggèrent pas moins le conflit et la colère. Leur kinésie, leur gestuaire et leur proxémie créent une atmosphère de débat avec questions et répliques qui rappellent les liens mythiques de la danse avec la métallurgie.

À droite et à gauche de cette formation, voici les étonnants routiers regroupés en deux trios qui se font écho et qui, en

contraste avec leur quotidien de vitesse et de robustesse, développent des scènes d'une lenteur tout introspective, jouent de subtils déplacements de formes, de lignes et de poids, maintiennent des équilibres au ralenti et insinuent un suspens vibratoire sous les feux de la rampe.

Encadrant le tout, une chaîne de cinq femmes et une autre de quatre hommes piétinent sur place en dessinant les figures avec précision, levant la jambe droite puis la gauche en cadence : avec eux, on se croirait aux Folies Bergères. Ces chaînes périphériques agissent comme un corps de majorettes qui encourent les autres en marge du spectacle.

Les femmes les plus en rivalité dans la vie se portent sur scène un regard collégial et leurs gestes sont comme des ponts jetés vers les hommes. Dans la pénombre des répétitions, le PDG a prévu des solos féminins élancés qui traversent la scène en diagonale, repliant ici les membres en *adagio*, là les dépliant en *allegro*. Contredisant les stéréotypes sociobiologiques, une femme de ce spectacle, chargée de la maintenance dans sa vie laborieuse, soulève même un homme, le petit messenger il est vrai, qui fait tourner bien des têtes à la société : l'arraché s'effectue sans effort et on les dirait lancés sur une patinoire, le toupet au vent.

Les cadres les plus intellectuels se risquent au mimétisme animal, roulant la tête, écartant les doigts comme des canards, arrondissant le dos comme des chats, évoluant à quatre pattes. Ils entendent bien ainsi rassembler quelques paramètres d'une pastorale urbaine qui parvient à faire oublier le sinistre hangar de banlieue où elle se déroule.

L'ensemble incarne la discipline et il s'en dégage un vrai plaisir, celui de voir s'instaurer un monde d'ordre où les différends se résolvent en accords. S'y accomplit une transcendance de la « routine » en un artifice de formes et d'objets propre à soulever l'émotion. Et le public ne cache pas son appréciation en multipliant applaudissements soutenus, bravos de soutien à répétition, cris de solidarité adressés à un tel ou une telle à travers la salle.

— Bloody Mary bien tassé pour madame, s'il vous plaît.

— Vous pouvez m'apporter un autre gin tonic par la même occasion ?

Le metteur en scène a même soigné la poétique des couleurs. Le bleu de travail des cadres se marie avec les gris et les taupe plus stricts des ouvriers.

L'idée d'exercice spirituel vient tout naturellement à l'esprit pour décrire cette chorégraphie qui parvient à créer un espace de conscience renouvelé.

Bref, "Routines" célèbre avec éclat, grâce et ordre, la force de cohésion de la Société des Ficelles. Les employés dépassent leurs différends du quotidien dans un projet esthétique d'une belle gratuité. Voilà une initiative qui devrait essaimer vers d'autres comités d'entreprise. Précisons enfin que le spectacle sera repris cette année tous les samedis soir du mois prochain pour permettre à un plus grand public encore de le découvrir. Les profits seront réinvestis dans la mise en œuvre du spectacle de l'an prochain. »

Compte rendu paru dans le quotidien *Le Saut* au lendemain du bal des Ficelles.



FIN DE SOIRÉE

À la fin du spectacle, comme pour symboliser le caractère infini de l'harmonie qu'il tenta de représenter, peu à peu, insensiblement, la musique passa à des airs de valse et les groupes de danseurs dispersés sur le plateau gagnèrent le parterre en sautillant et bientôt se confondirent avec le public. Même le patron rejoignit stratégiquement cet unanimité mondain.

On fit cercle autour de lui pour l'accueillir avec sa femme. Ils virevoltèrent au son mélancolique de la valse, applaudis par les autres. La musique montant à la tête, un deuxième couple gagna le centre, ce qui incita le patron et sa femme à se retirer. Un troisième couple prit bientôt la place du précédent, puis un

quatrième. C'était à qui, eût-on dit, exécuterait le plus de pirouettes possible. On tournait, on volait, on se déhanchait, on tenait l'autre par la taille, par l'épaule, par le coude, par la main, par le bout des doigts. En réalité, sous la poussée dynamique des ouvriers, un concours s'était spontanément organisé. Saluant toujours les initiatives au sein de sa société comme autant de dépassements de la routine, mais aussi soucieux de la structure de la soirée placée sous le signe de la discipline, le patron récupéra vite cet élan en annonçant que les meilleurs danseurs gagneraient le prix de la tombola.

Les participants alors s'acharnèrent, en rajoutèrent, les esprits s'échauffèrent, la rivalité petit à petit s'installa dans la fête, à leur insu.

Peu à peu cependant, sans s'en rendre compte, le public effaça le cercle qu'il formait jusque-là, plus personne ne regardait le dernier couple exercer ses pas à défier la gravité. Ce jeune couple se fondit bientôt indistinctement dans le reste de la masse qui ondulait du torse et des hanches. Le bal retrouva ainsi ses origines labyrinthiques. « On désignera les gagnants après le buffet », lança aussitôt le patron à la cantonade pour montrer qu'il contrôlait bien la situation.

Le jeune couple ne se formalisa pas de cette fin de concours en queue de poisson : ils venaient apparemment de faire connaissance, ils s'étaient concentrés l'un sur l'autre, leurs regards ne se quittaient pas, ils s'étaient découverts dans un éclair qui les avait ainsi accouplés. De toute évidence, d'autres intérêts que la soirée de bal les mobilisaient. Elle, Lil, était secrétaire et lui, Ernest, nouveau commis au service de l'expédition.

Pendant que la table était prise d'assaut et que tous se précipitaient vers le buffet, où l'on se bousculait, se marchait sur les pieds, se tirait les vêtements, se colletait, pendant que les chapeaux de ces dames sautaient dans le brouhaha au milieu des cris d'enfants, que cette belle assemblée s'arrachait les cubes de jambon, les parts de pizza, les bouts de carottes, et que M^{me} Gendron sermonnait son mari pour avoir dansé avec la

préposée au cardage, pendant que M^{me} Tiff, veuve survivante d'un ex-préposé au filage, le dos au mur, les genoux serrés, les bras croisés, le regard fermé au monde, jugeait toute cette agitation bien vaine, le petit couple amoureux que formaient Lil et Ernest discrètement se retira dans un coin avant de bientôt disparaître pour la nuit.

Le monde creux et sourdement conflictuel de la Société des Ficelles n'existait plus pour eux.



**Entrefilet publié dans le quotidien *Le Jour*
au lendemain du bal des Ficelles.**

« **Terpsichore.** Chaque année depuis une décennie, à la veille de l'été, le patron de notre Société nationale de Ficelles, M. Assis, rassemble ses employés autour d'une partie dansante : c'est le célèbre bal annuel de son Comité d'entreprise. Il avait lieu hier soir. Cette année l'événement a été assombri par un triste accident. C'est dans l'allégresse d'une fin de soirée particulièrement réussie qu'on a découvert, écroulé par terre dans les coulisses, un figurant qui avait subrepticement disparu de la scène et qu'une crise d'épilepsie a laissé sans vie. Tout à la griserie du bal, on ne s'était préoccupé de rien et on l'avait oublié. La police fait enquête et le patron, M. Assis, serait soupçonné de négligence criminelle pour ne pas avoir porté secours à une personne en danger de mort. »